

Plus la paroisse sera petite, et plus ce moyen de piété sera consolant et édifiant.

Mais le Tiers-Ordre ne s'en tiendra pas là : nécessairement il deviendra pour la paroisse le sel et la lumière évangéliques, nécessairement il sera comme le levain dans la pâte ; devenu le cœur de la paroisse, il voudra pénétrer et vivifier ce grand corps moral tout entier. Son action, d'abord privée, deviendra nécessairement sociale.

Écoutez Léon XIII nous dépeindre le bien que le Tiers-Ordre doit faire dans une société :

« La paix domestique, la tranquillité publique, l'intégrité et la douceur des mœurs, l'usage légitime de la fortune privée et sa conservation, toutes choses qui sont les meilleurs fondements de la civilisation et de la stabilité sociale sortent comme d'une racine du Tiers-Ordre franciscain ; et c'est en grande partie à saint François que l'Europe doit d'avoir conservé ces biens.

« S'il florissait, la foi, la piété et tout ce qui fait l'honneur de la vie chrétienne florirait aisément. L'appétit désordonné des choses périssables serait réprimé. Unis par les liens d'une concorde vraiment fraternelle, les hommes s'aimeraient entre eux, les injustices, l'amour des révolutions et la haine entre les diverses classes des citoyens disparaîtraient. »

Tel est donc le bien que le Tiers-Ordre est appelé à faire dans la société. Or, la paroisse, c'est après la famille le premier élément des sociétés. Les maux signalés par le Pape ont fait leur apparition dans la paroisse avant de miner la société, et si au Tiers-Ordre incombe de ressusciter la vie chrétienne et la paix dans les sociétés, c'est dans la paroisse d'abord qu'il remplira cette tâche.

Entre les maux que signale le Souverain Pontife, *l'appétit désordonné des choses périssables*, joint à l'ambition et au luxe, n'est pas un des moindres dissolvants de l'esprit paroissial, dans nos contrées comme dans bien d'autres.

La soif des plaisirs, l'attraction des grandes villes avec leur luxe et leurs séductions, la fascination exercée par la République voisine où l'argent se gagne si facilement, et où le bien-être s'achète à vil prix, dégoûtent des humbles et pénibles travaux de la culture l'habitant de nos campagnes. La culture est pénible. Loin d'offrir des bénéfices rapides et considérables, elle fait attendre longtemps le fruit des sueurs versées ; il faudrait pour s'y consacrer aimer la